Une histoire des gardiens
de la révolution

Sophia Mahroug

Une histoire des gardiens de la révolution

De 1980 à nos jours

puf

Ouvrage publié avec le soutien du ministère des Armées
et des Anciens combattants



Ouvrage publié avec le soutien du Luxembourg Centre
for Contemporary and Digital History, Université du Luxembourg



Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins
d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle.
La fouille de textes et de données est interdite
conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

ISBN 978-2-13-089513-8

Dépôt légal – 1re édition : 2026, septembre

© Presses Universitaires de France, 2026
5, allée de la 2e DB, 75015 Paris

Introduction

Quelle « autre » histoire pour les gardiens de la révolution ? Genèse d'une réflexion

Issu d'une thèse de doctorat en histoire contemporaine (2020-2024), le présent ouvrage ambitionne d'offrir à son lectorat les résultats d'une longue réflexion autour de la politique et du jeu diplomatique du Corps des gardiens de la révolution (Légion ou Sepah dans le texte) depuis leur création en 1979. Si l'on devait distinguer cette analyse des autres productions – encore rares dans le domaine académique français – de la presse et de l'expertise stratégique consacrées aux gardiens, l'on pourrait attribuer à ce travail deux spécificités : les enseignements d'un terrain désormais quasi inaccessible et d'une méthode d'enquête en *open source intelligence* (OSINT), fondée sur les sources du Web et des réseaux sociaux. À rebours d'une lecture figée d'une légion ordonnée et désincarnée, ces deux spécificités ont donné à l'histoire des gardiens une nouvelle teinte, en ce qu'elles révélaient des fractures et des mutations difficilement saisissables face aux contraintes du terrain et à la redondance des lectures stratégiques et militantes sur l'Iran qui en résulte. Ce cheminement méthodologique a fourni un

prodigieux matériel empirique pour disséquer l'une des plus importantes armées du Moyen-Orient[1] et donner à celle-ci une *autre* histoire : celle du modèle culturel et idéologique du Corps des gardiens de la révolution, la culture de la « Défense sacrée » (*Defa'-e moqaddas*[2]).

La première singularité de cette étude réside dans plusieurs observations du terrain iranien, menées lors de nos nombreux voyages touristiques puis académiques entre août 2016 et décembre 2019. L'exploration aussi naïve qu'intéressée de quelques-unes des vingt-quatre provinces iraniennes dessinait progressivement une réalité tangible mais équivoque dans le paysage iranien : outre la culture politique révolutionnaire qu'avait instaurée la République islamique de Khomeyni, elle-même formée à partir du chiisme duodécimain, il existait celle de la « Défense sacrée », pilier idéologique des gardiens de la révolution. L'expression, créée par la propagande du régime iranien dès 1980, désignait en Iran postrévolutionnaire la défense iranienne du front et de l'arrière durant la guerre Iran-Irak (1980-1988), tout comme elle décrivait l'ensemble des représentations de cette défense dans les arts ou dans la littérature. Cette défense était « sacrée » parce que ses rangs étaient érigés par le régime au rang d'armée divine, construite par Dieu pour résister à l'agression des troupes irakiennes de Saddam Hussein à partir de septembre 1980. « Sacrée » parce qu'elle permettait aux croyants de vivre

1. Derrière Israël, les forces militaires iraniennes furent en novembre 2023 classées deuxième armée de la région, selon l'Institut international de recherche sur la paix de Stockholm. Les critères reposent sur le nombre de mobilisés, la capacité de production d'armement, le nombre d'armes et la part des dépenses militaires dans le PIB.

2. Les termes et noms propres persans cités dans cet ouvrage suivent une translittération simplifiée, destinée à faciliter la lecture pour un lectorat non spécialiste.

le « véritable amour mystique[1] », celui de l'imam Hosayn. Dans le chiisme duodécimain, auquel adhèrent plus de 80 % de la population iranienne, l'imam, descendant et calife successeur du prophète Mohammad, désigne le chef infaillible, investi par Dieu, « occulté » puisque jamais réellement mort et toujours présent[2]. Hosayn, petit-fils du Prophète et troisième imam, en représentait la figure la plus politique. En 680, celui-ci devint martyr (*shahid*) à Karbala, en Irak, après plusieurs jours où il fut assoiffé après un long voyage depuis La Mecque, quand les troupes omeyyades l'empêchèrent d'accéder à la rivière pour le décapiter en raison de son refus d'allégeance au califat omeyyade de Damas. Pour les chiites, Hosayn est un modèle d'abnégation et de courage face à l'injustice et à la corruption de la *polis*. Sa disparition est commémorée dans une tradition quiétiste, où l'occultation de ce douzième imam renforce à la fois l'illégitimité du politique et une forte tendance mystique.

Pour tout voyageur qui sillonne l'Iran, il serait bien difficile de manquer une représentation de cette Défense sacrée, imprégnée de martyrologie et d'eschatologie révolutionnaire, dans les rues comme sur le Web. Du point de vue de la République islamique et de ses gardiens, le camp de Hosayn à Karbala se réincarnait dans la Défense sacrée iranienne : attaquée par l'Irak, la jeune République islamique, encore fragile à cause de nombreuses luttes intestines et de ses institutions encore en chantier, devait résister, et ses hommes se sacrifier pour elle. L'un des conflits les plus longs et les plus meurtriers du XXe siècle au Moyen-Orient,

1. Mohammad Ali Amir-Moezzi et Christian Jambet, *Qu'est-ce que le shî'isme ?*, nouvelle édition, Paris, Éditions du Cerf, coll. « Lexio », 2014, chapitre II.

2. Wilferd Madelung, « Imāma », in *Encyclopédie de l'Islam (EI 2)* [en ligne], Brill, 2010.

la guerre Iran-Irak exalta un chiisme mortifère moderne[1], au sein d'une jeunesse majoritairement urbaine et populaire qui, délaissée par le régime impérial puis déçue par l'échec de la révolution iranienne (1978-1979), s'était massivement mobilisée pour échapper au désespoir[2]. Après la fin de la guerre Irak-Iran au début des années 1990, cette « culture de la Défense sacrée » fut institutionnalisée et financée par le Corps des gardiens de la révolution, tant pour glorifier les très nombreux martyrs que pour instaurer un récit national face aux opposants politiques des gardiens. Avec la guerre Iran-Irak comme fil d'Ariane, les gardiens de la révolution faisaient de leurs premières réalisations militaires et de leur ascension sociale le ciment idéologique de l'Iran postrévolutionnaire.

Bien que ces caractéristiques de la Défense sacrée fussent aisément repérables lors de nos voyages, celle-ci ne constituait pas seulement à nos yeux une *culture*, au sens anthropologique du terme. Grâce à une certaine imp(r)udence, qui

1. Sur le chiisme mortifère, voir Farhad Khosrokhavar, *L'Utopie sacrifiée : sociologie de la révolution iranienne*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1993.

2. Avant même la fin du conflit en juillet 1988, les services de renseignement irakiens estimaient en août 1986 le nombre de morts et de disparus du côté iranien entre 228 000 et 258 000. Si la propagande iranienne continue d'avancer le chiffre du million de morts des deux côtés, même les estimations les plus basses font de ce conflit une guerre particulièrement meurtrière, qui aurait compté entre 200 000 et 300 000 morts côté iranien. Pour une analyse des documents irakiens récupérés après 2003 par les États-Unis et conservés au Conflict Records Research Center (CRRC) à Washington, voir Williamson R. Murray et Kevin M. Woods, *The Iran-Iraq War : A Military and Strategic History*, Cambridge, University Press, 2014, p. 288. Pour d'autres estimations, voir Anthony H. Cordesman et Abraham R. Wagner, *The Lessons of Modern War*, London Boulder (Colo.), Mansell Westview, vol. 3, 1991 ; Pierre Razoux, *La Guerre Iran-Irak*, Paris, Éditions Perrin, coll. « Synthèses historiques », 2013 ; Dilip Hiro, *The Longest War : The Iran-Iraq Military Conflict*, New York, Routledge, 1991, p. 250.

nous avait conduite à transgresser les recommandations habituelles adressées à une jeune femme étrangère pour participer à plusieurs débats géopolitiques passionnés avec des Iraniens, nous saisissions progressivement un autre sens à la Défense sacrée : dans certains esprits, elle incarnait une véritable idéologie politique contemporaine, un récit de l'histoire et d'un ordre du monde appuyé sur les enseignements de la guerre Iran-Irak. La Défense sacrée défendait un axe géopolitique déconfessionnalisé qui désarticulait ce qui avait fait le cœur de l'expression académique dominant les années post-Première Guerre mondiale, après le partage des territoires entre puissances impériales : « *Moyen-Orient* ». À rebours de nos lectures qui défendaient hâtivement la vision d'un « arc chiite » politique, ce nouvel axe outrepassait selon nous l'allégeance supposée desdits « mondes chiites » à la révolution islamique et au guide suprême de la révolution, la plus haute instance du pouvoir politique en République islamique depuis 1979[1]. Vaste collaboration militaire et diplomatique, faite de particularismes politiques et de heurts internes entre les milices soutenues par l'Iran, cette alliance fut introduite dans la presse arabe en réaction à l'« *Axis of Evil* » formulé par George W. Bush en janvier 2002 – composé de l'Iran, de l'Irak et de la Corée du Nord –, sous le nom d'« Axe de la Résistance ». L'expression parlait autant aux peuples qu'aux acteurs politiques, et disposait même d'une traduction – un strict

1. L'expression « mondes chiites » visait à renverser celle de « croissant chiite » ou « arc chiite », popularisée après la guerre d'Irak lancée en mars 2003 et qui définissait, à partir d'une lecture confessionnelle, l'influence croissante de Téhéran au Moyen-Orient. À l'inverse, Sabrina Mervin défendait qu'un tel bloc n'existait pas, puisque ces mondes « appartiennent à des aires socio-linguistiques différentes et relèvent de cultures locales variées ». Sabrina Mervin (dir.), *Les Mondes chiites et l'Iran*, Paris, Karthala, 2007, p. 9-27.

décalque – en arabe (*mihwar al-muqawamat*) et en persan (*mehvar-e moqavamat*).

Nous eûmes ainsi la chance de plonger plusieurs fois dans ce récit, particulièrement entre 2018 et 2019, à l'occasion de nos enquêtes de terrain dans le plus grand musée de cette Défense sacrée, installé au nord de Téhéran dans le quartier culturel d'Abbas Abad. Musée présenté à l'étranger comme celui qui commémorait la guerre Iran-Irak, celui-ci était promu et financé par le Corps des gardiens de la révolution, chose qui n'était pas tout à fait prévue au début de nos recherches. Ce sont d'abord ces observations silencieuses qui nous ont permis d'affiner notre regard sur l'importance que revêtait la culture de la Défense sacrée chez les gardiens et en République islamique. Dans le récit muséal, la place qu'y prenait l'ayatollah Khomeyni, guide suprême de la République islamique, nous frappa tout particulièrement. S'il était impossible de parcourir le musée sans croiser le visage ou sans entendre la voix de l'imam – Khomeyni demeurait le guide qui avait bouleversé la doctrine politique du chiisme en autorisant un juriste religieux à disposer d'une autorité politique (le système de la guidance du juriste, la *velayat-e faqih*)[1] –, celui-ci ne constituait pas le nerf du récit muséal : c'était la guerre, ou plus exactement la Défense sacrée et ses soldats, qui offrait les principaux symboles, les enseignements et les valeurs du pouvoir politique en République islamique, grâce à son armée idéologique, le Corps des gardiens de la révolution.

Une telle observation nous fit prendre conscience qu'à travers le récit et la culture, les gardiens s'appliquaient

1. Historiquement, il était plutôt déconseillé que le juriste religieux chiite dispose d'une autorité politique. Voir la thèse d'Eva Zahiri, *Religion et politique. Une histoire des idées dans le chiisme iranien depuis le milieu du XXe siècle*, EHESS, 2021.

à transformer les représentations d'un pouvoir politique dans lequel ils joueraient un rôle de premier plan, à la fois dans le jeu des relations internationales et dans la politique intérieure. Ils instituaient une mise en récit du passé qui les plaçait au centre de l'histoire, aux dépens du pilier de la *velayat-e faqih*, incarné par le guide suprême depuis 1979. Ce réseau culturel n'était pas seulement tissé par un récit : pragmatisme et raison d'État (aussi appelée *maslahat*, un principe constitutionnel depuis 1988) obligent, les gardiens de la révolution s'étaient appliqués à créer une véritable « économie de la Défense sacrée », qui défiait les sanctions et les embargos qui acculent l'Iran depuis plus de quarante ans. Construction de centres culturels par des entreprises de BTP d'amis du front, prêts dans leurs banques, réseaux touristiques, création d'applications numériques par leurs femmes ou leurs enfants, les gardiens étaient parvenus à construire un empire économique dans lequel ils étaient les maîtres.

L'expérience du terrain donnait donc matière à l'élaboration d'un sujet neuf, la culture, pour analyser les gardiens. Celui-ci se heurtait toutefois à l'épineux problème des sources, au gré des tensions diplomatiques et du contexte sécuritaire dans la région.

Cette limite du terrain contraint révélait finalement une issue favorable, puisqu'elle fournissait à cette étude sa deuxième spécificité : celle d'utiliser les sources numériques. Nous avons compris l'utilité de celles-ci lors de notre dernier séjour à Téhéran en novembre 2019, pendant une vague de manifestations contre l'augmentation soudaine des prix du carburant et la mise en place d'une coupure nationale d'Internet par les autorités iraniennes durant dix jours. Ce blocage, s'il ne constituait pas la première mesure restrictive

du réseau internet en Iran, avait pour la première fois mis à rude épreuve les tactiques habituellement développées par les internautes en Iran, dont nous étions : même les réseaux privés virtuels (*virtual private networks*, ou VPN), utilisés pour donner à l'utilisateur une connexion internet chiffrée[1] et pour parcourir les sites internet bloqués dans le pays, ne fonctionnaient plus. L'objectif pour les autorités était d'empêcher les manifestants de s'organiser et de mobiliser davantage de militants et sympathisants sur les réseaux sociaux numériques et sur les messageries cryptées, comme Telegram ou WhatsApp[2]. Avec une connectivité estimée à 5 % selon l'observatoire de cybersécurité londonien NetBlocks[3], la mesure s'était avérée particulièrement efficace.

Notre expérience du blocage révélait cependant un puzzle plus complexe qu'un simple blocage du réseau internet. Durant cette semaine de manifestations, il était toujours possible de naviguer sur une poignée d'applications et de pages web, dont les protocoles de sécurité étaient suffisamment défaillants pour tracer les mouvements et l'identité des utilisateurs. Coupée du reste du monde, une vie pouvait donc continuer à huis clos. Quant aux agences de presse qui relayaient avec précaution le récit de la Défense sacrée depuis des décennies, elles continuaient de partager en ligne

1. Lorsque des informations sont transmises sur le réseau internet (une connexion, une requête, une adresse mail ou un mot de passe par exemple), elles peuvent être sécurisées par une méthode de « chiffrement » ou de « cryptage », qui consiste à changer leur texte à l'aide de modèles cryptographiques pour les rendre indéchiffrables à l'œil nu.

2. Tout comme YouTube, Twitter, Facebook et Instagram, WhatsApp est bloqué en Iran depuis la seconde moitié des années 2000. Application de messagerie d'abord russe, Telegram fut officiellement bloquée par les autorités judiciaires en mai 2018.

3. « Internet being restored in Iran after week-long shutdown », NetBlocks, 23 novembre 2019.

les efforts déployés par le gouvernement et ses fonctionnaires pour étouffer la « sédition » (*fetneh*) qu'avaient créée les manifestants[1]. Sentier dont la terre n'avait pas encore été battue, le Web regorgeait d'un matériel empirique, contrairement au monde physique qui se fermait sous mes yeux, au gré des tensions diplomatiques.

Cette expérience du *shutdown* informatique de 2019 nous fit réaliser à quel point la *propagation* des représentations importait autant que le contenu de celles-ci. Acheminée sous la forme de données, la culture de la Défense sacrée que les gardiens s'appliquaient à répandre dépendait d'infrastructures physiques et de protocoles que les autorités iraniennes pouvaient contrôler. Sur Internet, il existait donc une régulation technique pour le politique, qui triait ce qui pouvait être publié ou interdit, ce qui était de l'ordre du licite ou du proscrit. Les câbles transocéaniques, les fibres optiques, les satellites, les opérateurs de télécommunication comme les protocoles de cybersécurité participaient d'une politique culturelle menée par les gardiens de la révolution autant que leurs musées et leurs centres culturels physiques. Sans site web et sans couverture médiatique, les musées de la Défense sacrée n'illustraient pas grand-chose dans le système culturel des gardiens. Sans circulation, il n'existait ni histoire politique ni histoire culturelle. Et la lecture de Bruno Latour (1947-2022) nous fit comprendre la place que devaient endosser ces *propagations numériques* dans l'histoire des gardiens[2]. Fondateur du Médialab de Sciences

1. Le 25 novembre 2019, l'agence de presse *Tasnim News* titrait par exemple en page d'accueil « Pourquoi les grandes marches populaires ont-elles été une "leçon de rationalité" pour les autorités ? », *Tasnim News Agency*, 25 novembre 2019.

2. Le terme de numérique est déjà soumis à une incertitude. Comme le rappelait Bruno Latour lui-même, l'« ordinateur n'est pas fait en 0 et en 1 »,

Po, le philosophe avait introduit dans ce laboratoire des sciences et techniques une approche essentielle à l'étude du numérique : l'environnement et sa matérialité, la technique et ses productions, constituaient autant d'objets que de phénomènes pour étudier le fait social. Cette approche, au cœur de la théorie de l'acteur-réseau (ANT)[1], rendait au numérique à la fois sa matérialité et son humanité pour étudier une histoire d'hommes. Cette leçon rappelait finalement l'adage, plus ancien, du philosophe canadien et théoricien des communications Marshall McLuhan (1911-1980), qui devenait du reste une référence intellectuelle pour l'éminence grise des gardiens de la révolution : « *The medium is the message*. » Tout média de masse, qu'il soit numérique ou non, véhicule un message de lui-même, « c'est-à-dire, tout simplement, que les effets d'un média sur l'individu ou sur la société dépendent du changement d'échelle que produit chaque nouvelle technologie, chaque prolongement de nous-mêmes, dans notre vie. […] En fait, c'est une des principales caractéristiques des médias que leur contenu nous en cache la nature[2] » (1964).

À l'ère du numérique et des médias de masse, la culture de la Défense sacrée des gardiens ne se réalisait donc pas seulement à travers un monde physique. Grâce aux efforts

---

c'est-à-dire d'un langage binaire, celui de l'informatique. Bruno Latour, « Ce que le numérique fait aux humanités », Les grandes conférences Del Duca, 19 novembre 2014.

1. Madeleine Akrich, Michel Callon et Bruno Latour, *Sociologie de la traduction : textes fondateurs*, Paris, Mines Paris, 2006 ; Madeleine Akrich, « Comment décrire les objets techniques ? », *Techniques et culture*, n. 9, 1987.

2. « "*Medium is message*" expliqué par McLuhan lui-même », *Le Nouvel Économiste*, 29 janvier 2016. Dans la pensée de McLuhan, le medium – en tant que technique de transmission – et l'individu sont considérés comme symbiotiques. Marshall McLuhan et Quentin Fiore, *The Medium Is the Massage*, Londres, The Penguin Press, 1967.

déployés par la « Fondation pour la préservation des œuvres et la diffusion des valeurs de la Défense sacrée » – organisation paraétatique administrée par les gardiens et l'état-major des forces armées depuis 1990 –, cette culture a disposé de plusieurs espaces numériques qui lui étaient consacrés, pour ne citer que le site web officiel du musée à Téhéran (iranhdm.ir) ou celui de l'agence de presse Defapress (defapress.ir). Pensé en termes cartographiques, ce type de terrains numériques pouvait être facilement spatialisé : un site web, lui-même constitué d'un ensemble de pages web reliées entre elles par des hyperliens[1], avec une adresse dédiée. Mais à l'ère des données massives, la diffusion de la culture de la Défense sacrée échappe inévitablement au contrôle de ceux qui l'avaient fait naître. En ligne, sa diffusion passe d'abord par les agences de presse proches des gardiens, relayant tour à tour les nouvelles de la Fondation sur plusieurs plateformes, sur leur site web et sur leurs réseaux sociaux. Les contenus de la culture de la Défense sacrée, que nous appelons « données de la Défense sacrée », se déclinent ensuite en une multitude de contenus par différents acteurs sur les réseaux sociaux numériques, phénomènes d'amplification et de mémétique propres au Web[2] : d'un regroupement de signes publié – comme une photographie et un texte dans

1. Les hyperliens, ou liens hypertextes, relient des données entre elles par un clic. C'est par ces liens que l'on peut par exemple naviguer d'une page web à une autre.

2. Ce phénomène est détaillé dans le chapitre v, que les travaux du sociologue Dominique Boullier ont particulièrement inspiré. Voir Dominique Boullier, « Avec les réseaux sociaux numériques, l'événement devient un fait social », *Le Temps des médias*, 31-2, 2018, p. 230-241 ; « Les sciences sociales face aux traces du *big data*. Société, opinion ou vibrations ? », *Revue française de science politique*, 65-5-6, 2015, p. 805-828 ; *Propagations : un nouveau paradigme pour les sciences sociales*, Malakoff, Armand Colin, 2023.

une même image – peut dériver une multitude d'adaptations et de variantes qui échappent au contenu initial publié.

C'est dans la *propagation*, en tant que phénomène numérique, que réside le succès de la culture de la Défense sacrée des gardiens de la révolution par-delà les frontières de l'Iran – une réussite accomplie précisément parce que cette culture ne dit pas toujours son nom. À l'ère du Web, la culture de la Défense sacrée se déclinait, elle aussi, en une multitude de messages : en Iran, elle devenait « défense des sanctuaires » (*defa' az haram*) pour mobiliser les milices des gardiens dans le conflit syrien dès 2012, tout comme elle devenait hors de ses frontières une cause transnationale – celle de la Palestine, celle du musulman en terre hostile, celle du déshérité social – sous le nom d'« Axe de la Résistance », afin d'être diffusée en plusieurs langues sur le Web et sur les réseaux sociaux, grâce aux efforts coordonnés de la radiotélévision de la République islamique (l'IRIB, ou « La Voix et l'Image ») et d'équipes de cyberpropagande.

Ce phénomène de propagation de la Défense sacrée par les nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTIC) formait donc de nouvelles obédiences et de nouvelles communautés transnationales, rassemblées autour du Corps des gardiens de la révolution. L'étude de ces nouveaux agrégats obligeait d'abord à traiter ces sources numériques quantitativement. Volumineuses, variées et rapidement altérées, ces sources sont à l'ère numérique des données massives, autrement dit du *big data*. Qu'elles soient sous la forme d'image, de vidéo, de texte, d'un clic, d'un *like*, d'un retweet ou d'une métadonnée, elles construisent ensemble un Web dont le nombre de données échappent à l'esprit humain.

Les sources numériques exigeaient par conséquent l'investissement d'outils convoquant de l'apprentissage artificiel

(*machine learning*), ensemble de théories algorithmiques qui, une fois appliquées à une machine, permet à celle-ci de se corriger par elle-même pour exécuter la tâche qui lui est assignée[1]. Ces outils variaient et devaient être utilisés à bon escient, et les données exigeaient la plupart du temps un archivage initié individuellement. La multiplicité de ces machines exigeait toujours de savoir préalablement où, comment et pourquoi collecter un site plutôt qu'un autre. Une fois ces données rassemblées, il fallait savoir qu'en faire et qu'en montrer, sélection qui était souvent négligée lorsque l'on parvenait à collecter des données avec quelques rudiments en langage de programmation.

Ce traitement des données massives devait toutefois éviter l'écueil d'un tout quantitatif, qui ne valorisait ni la diversité des sources ni ce que nous souhaitions montrer : une histoire d'hommes et de politique. Sous prétexte que les données massives n'étaient jamais entièrement saisissables et que leur traitement ne pouvait être exhaustif, nous avons constaté plusieurs fois, lors de notre apprentissage de la programmation et du traitement automatique des données, que le tout-computationnel relevait de l'aberration, voire parfois du fétichisme. Avant les « révolutions Facebook » de 2011 dans le monde arabe, il fut par exemple d'usage de

1. On préférera le terme d'*apprentissage artificiel* à celui d'*intelligence artificielle*, afin de rendre à ces méthodes d'apprentissage le principe de fonctionnement mécanique du cerveau humain. Sur les deux écoles qui ont formé l'intelligence artificielle, voir Dominique Cardon, Jean-Philippe Cointet et Antoine Mazières, « La revanche des neurones : l'invention des machines inductives et la controverse de l'intelligence artificielle », *Réseaux*, n° 211-5, 2 novembre 2018, p. 173-220. Pour une étude des algorithmes qui régissent l'apprentissage artificiel, voir Dominique Boullier et El Mahdi El Mhamdi, « Le *machine learning* et les sciences sociales à l'épreuve des échelles de complexité algorithmique », *Revue d'anthropologie des connaissances*, 14-1, 1er mars 2020.

voir l'épisode des manifestations de juin 2009 qualifié dans la presse occidentale de « révolution Twitter », sous prétexte que des manifestants avaient utilisé la plateforme pour communiquer et relayer les nouvelles de la révolte au monde. Sans reposer, le plus souvent, sur une statistique quelconque, un tel postulat encourageait bien des analystes de l'Iran contemporain à suivre et à collecter naïvement le gonflement d'un *hashtag* en persan en vogue sur une plateforme comme Twitter. Pour un pays qui comporte plus de quatre-vingts « ethnies » officiellement dénombrées, dont la langue, bien que la langue officielle soit le persan à l'école, diffère selon les usages du Web qui en sont faits et qui peut relever d'un choix politique, ce type de collecte et de visualisation de milliards de données qui s'entrelaçaient en réseaux relevait de l'obsession et ne pouvait faire le tri entre les internautes qui relevaient des résidents et ceux de la diaspora iranienne, que l'on estimait à 4 millions d'individus en 2011[1]. L'erreur était commune dans bien des disciplines, qu'elles émanent des études stratégiques ou des sciences humaines, et entretenait des imprécisions anthropologiques déjà nombreuses, dès lors que l'on traite d'un pays dont l'accès au terrain et aux archives est fortement compromis.

Les limites de la science de la donnée nous firent particulièrement apprécier la fouille qualitative, et à l'œil nu, des espaces numériques, dans une démarche analogue à celle de l'*open source intelligence* (OSINT) – la discipline historienne ne s'en distinguant guère puisqu'elle est science de traces et d'indices. Après une longue investigation, la découverte de livres d'histoire de la guerre Iran-Irak écrits et produits par les gardiens à partir des années 1980, puis numérisés sur des sites web mal recensés par les moteurs de recherche

1. Nader Vahabi, *Atlas de la diaspora iranienne*, Paris, Karthala, 2012.

ou *via* des groupes Telegram de « bibliothèques clandestines[1] » en persan, jamais explorés jusqu'alors[2], éclairait de nouvelles caractéristiques du Corps des gardiens de la révolution qu'un traitement quantitatif de tweets n'aurait jamais décelées. Pour la première fois, elles montraient concrètement un robuste attachement de ces hommes pour l'histoire, pour sa méthode et pour la science. Cet élément nuançait la sociologie de la Légion qui en avait été faite, souvent décrite comme initialement composée de jeunes hommes, pour la plupart peu instruits, qui avaient interrompu précocement leurs études universitaires[3]. Comme le récit muséal, les ouvrages d'histoire des gardiens faisaient de la guerre l'événement fondateur de la République islamique, historiographie qui réduisait celui de la révolution islamique de Khomeyni à un simple maillon de la chaîne de l'histoire, une histoire qui s'écrivait pendant qu'elle se faisait.

Il existait donc des histoires avant l'arrivée d'Internet qui pouvaient s'écrire par des sources numériques, de la même façon que les sources orales et les mémoires des gardiens racontaient des temps qui n'étaient pas les leurs. Cette découverte permettait d'évaluer le régime d'historicité des

1. Les « bibliothèques clandestines », ou *shadow libraries*, sont des bases de données en ligne qui mettent en libre accès et gratuitement des documents d'ordinaire difficiles d'accès.

2. À l'exception d'un excellent ouvrage publié en 2021 par l'historienne israélo-américain Annie Tracy Samuel, qui avait choisi d'étudier les événements de la guerre Iran-Irak vus par les gardiens, grâce à ces mêmes sources écrites éditées par les archives de la Légion, le Centre de documentation et de recherche de la Défense sacrée. Voir Annie Tracy Samuel, *The Unfinished History of the Iran-Iraq War : Faith, Firepower, and Iran's Revolutionary Guards*, Cambridge, Cambridge University Press, 2022.

3. Les études du sociologue Farhad Khosrokhavar sur la force populaire des gardiens, les *Basij*, ont constitué de précieux indicateurs sociologiques des rangs de la Légion durant la guerre. Farhad Khosrokhavar, « Le modèle Bassidji (Partie 1) », *Cultures & Conflits*, 29-30, 15 octobre 1998.

gardiens, pour parler dans les termes définis par François Hartog, ainsi que leur mode de légitimation[1]. Pour la Légion, le passé de la guerre ne servait qu'à justifier leur existence, la mémoire de la guerre qu'à construire leur légitimité politique. Le guide de la République islamique, l'ayatollah Khomeyni, ne transcendait pas le temps ordinaire et ne temporalisait pas l'histoire dans la mémoire des gardiens[2]. Outre un « patrimoine nativement numérique[3] », d'ailleurs reconnu comme tel par l'Unesco depuis 2003, celui qui était numérisé donnait aux sources papier une visibilité nouvelle, une fois qu'on pouvait les exhumer des dédales du Web. Soigneusement conservés, sous leur forme papier, aux archives des gardiens – appelé le « Centre de documentation et de recherche de la Défense sacrée » à Téhéran –, les livres d'histoire de la Légion échappaient, une fois numérisés, au contrôle des lecteurs et à leur circulation. Bien qu'il ne fût pas aisé de les trouver en ligne, ces ouvrages honoraient la pratique historienne : on pouvait désormais les étudier à la fois pour leur contenu, leur fabrication et leur propagation, pour écrire une histoire des individus influencés par les machines et les techniques avec, en plus petite quantité, des mémoires de dignitaires de la Légion[4]. Ces

1. *Cf.* l'ouvrage majeur de François Hartog, *Régimes d'historicité : présentisme et expériences du temps*, édition augmentée, Paris, Points, coll. « Points Histoire », 2015.

2. Un « temps charismatique » de Khomeyni, qui caractérisait pour Stephen Hanson les périodes révolutionnaires. Pour une étude de ce « temps charismatique » et « rationnel » dans le marxisme et dans les institutions soviétiques, voir Stephen Hanson, *Time and Revolution : Marxism and the Design of Soviet Institutions*, Chapel Hill, N. C. London, University of North Carolina Press, 1997.

3. Sophie Gebeil, *Website story : histoire, mémoires et archives du Web*, Bry-sur-Marne, INA, coll. « Études et controverses », 2021, p. 51-78.

4. Certains auteurs avaient déjà observé un mouvement de publication des mémoires par des figures politiques et militaires retraitées à partir

paroles de gardiens en ligne étaient la preuve d'une expression publique au sein d'une Légion plurielle, individualisée et plus singulière qu'elle ne l'avait été jusqu'alors dans les études qui lui étaient consacrées. La variété des méthodes nous conduisit ainsi à respecter une approche combinée ou « multi-scalaire »[1], qui repose sur l'oscillation entre une lecture qualitative et « proche » des sources et un traitement quantitatif de celles-ci[2].

La culture de la Défense sacrée, une fenêtre sur la sociologie des gardiens

L'histoire des gardiens de la révolution à travers leur culture, *l'autre histoire* de cette légion que cet ouvrage veut offrir à ses lecteurs, révèle les pratiques d'un pouvoir difficilement lisible. Plus qu'une politique culturelle, la Défense sacrée qui était institutionnalisée par les gardiens

---

des années 2010 en Iran. Voir pour les gardiens Stéphane A. Dudoignon, *Les Gardiens de la révolution islamique d'Iran : sociologie politique d'une milice d'État*, Paris, CNRS, 2022. Sur les préfets iraniens et pakistanais, voir Guillaume Beaud, « "J'ai décidé d'être le père de la province". Écriture de soi et répertoires de légitimation chez les élites administratives en Iran et au Pakistan », *Politix*, 142-2, 2023, p. 27-61. Siavush Randjbar-Daemi, *The Quest for Authority in Iran : A History of the Presidency from Revolution to Rouhani*, Londres, I. B. Tauris, 2017.

1. Andreas Fickers et Frédéric Clavert, « On pyramids, prisms, and scalable reading », *Journal of Digital History*, 18 octobre 2021.

2. La « lecture proche » répond à la théorie de « lecture distante » (*distant reading*), développée par l'historien de la littérature Franco Moretti entre 2000 et 2011 pour étudier à large échelle l'économie de la littérature dans l'Asie et l'Europe des XIXe et XXe siècles sans consulter le contenu des ouvrages. Franco Moretti, *Distant Reading*, Londres, Verso, 2013.

dans différents domaines – la littérature, la science historienne, le cinéma, la doctrine militaire, l'économie – faisait système. Dans une perspective anthropologique de la culture, l'expression de Défense sacrée recèle des formes symboliques qui font d'elle une expression de la vie sociale en Iran postrévolutionnaire depuis les années 1980. Ce lieu commun de la vie iranienne n'est toutefois pas l'apanage des gardiens : elle est jalonnée par la remémoration du martyre de Hosayn et du millénarisme chiite, prend source dans la révolution khomeyniste et s'incarne dans la guerre Iran-Irak. Elle se réalise à travers différentes formes et au plus près des individus, de toute position sociale et de toute conviction politique, par des formes symboliques exprimées par d'anciens combattants, des artistes, des auteurs de poésie ou des rites mortuaires.

La « culture de la Défense sacrée » que nous présentons ici n'est toutefois pas celle d'une fenêtre sur la société, que l'anthropologue Clifford Geertz appelait le « jeu profond[1] » (*deep play*). Elle est celle qui a été structurée par les gardiens grâce à des institutions, un cadre normatif, une méthodologie scientifique et un récit. Elle était idéologique, parce que les gardiens qui l'avaient institutionnalisée étaient davantage influencés par la lecture des études stratégiques américaines et du courant constructiviste des relations internationales que par les leçons de Khomeyni[2], l'exégèse coranique (*tafsir*) ou le suivi de la jurisprudence islamique (*feqh*).

1. Clifford Geertz, « Jeu d'enfer. Notes sur le combat de coqs balinais », traduit de l'anglais, *Le Débat*, 7-7, 1980, p. 86-146.

2. Fruit d'une réflexion doctrinaire et d'un engagement politique menés depuis les années 1940, la doctrine de Khomeyni fut développée dans son traité *Guidance du juriste. Le gouvernement islamique*. Série de leçons dispensées par Khomeyni lors de son exil en Irak entre 1969 et 1970, ce traité révolutionnait le droit islamique (*feqh*) dans le chiisme. Pour la première

Avec cette lecture, tout, dont la culture, devenait « stratégie » pour assurer la sécurité de l'État ou faire la guerre. Cultiver un individu, lui inculquer des valeurs et des symboles communs, l'informer par certains contenus, devenaient une nécessité aux yeux de la Légion pour poursuivre une guerre désormais démilitarisée. Souvent titulaires d'un doctorat en études stratégiques et en sécurité, les gardiens qui administraient la culture de la Défense sacrée percevaient celle-ci comme un instrument de défense, une arme face à l'arrogance mondiale (*estekbar-e jahani*) et à l'invasion culturelle (*tahajom-e farhangi*) américaines au Moyen-Orient depuis 2003. Loin d'être cantonnée à une époque, la culture de la Défense sacrée se renouvelait constamment pour s'appliquer aux luttes contemporaines de la Légion, de son Basij et de ses forces spéciales étrangères al-Qods : en 2012, elle devenait la « défense des sanctuaires » en Syrie, pour combattre aux côtés de Bachar al-Assad, avant de devenir une culture politique avec l'« Axe de la Résistance », particulièrement à partir de la mort du célèbre général Qassem Soleymani en janvier 2020. Son adaptation constante se faisait grâce aux médias de masse, d'abord sur les ondes satellites, puis *via* les données massives sur le Web et les réseaux sociaux numériques. École historiographique, genre littéraire et cinématographique, système économique et même type d'information, la Défense sacrée des gardiens englobait des domaines si variés qu'elle ne pouvait plus seulement être culture, au sens d'ensemble des caractéristiques d'un groupe

---

fois, un juriste chiite rompait l'attitude quiétiste de rigueur pour participer aux pouvoirs jusque-là réservés aux imams. Pour une étude détaillée de cette réflexion, voir Constance Arminjon, *Chiisme et État : les clercs à l'épreuve de la modernité*, Paris, CNRS, 2013 ; Amélie-Myriam Chelly, *Iran, autopsie du chiisme politique*, Paris, Éditions du Cerf, 2017, et la thèse d'E. Zahiri, *Religion et politique*, *op. cit.*

social ou d'une société. La Défense sacrée des gardiens de la révolution se faisait paradigmes successifs.

Pour les saisir et pour appréhender les représentations du monde des gardiens, la littérature scientifique de la Légion, qu'elle soit inscrite en histoire ou en études stratégiques, est une source majeure. Peu traduite, voire dénigrée par les études consacrées aux gardiens, cette littérature, analysée dans cette étude, illustre une interprétation du réel et de la géopolitique par la Légion, formée par les études stratégiques. À ce propos, une erreur commune des chercheurs occidentaux est peut-être d'avoir minimisé l'influence des études stratégiques britanniques et américaines sur la doctrine sécuritaire des gardiens, tout comme le manque d'attention portée aux influences intellectuelles de la Légion.

Le voyage dans la culture de la Défense sacrée nous a permis d'éclairer l'importance des études stratégiques comme de la discipline historienne dans le Corps, puisqu'elle forma l'« unité intellectuelle du Corps des gardiens » (*vahdat-e fekri-ye sepah*), pour reprendre l'expression de Mohsen Rashid, gardien fondateur du département d'histoire de la Légion[1]. Les notions contemporaines d'études stratégiques et de sécurité définissaient bien des cadres de pensée et des références savantes chez les gardiens en charge de la culture intrinsèquement liés à la politique et à la sécurité dans l'idéologie de la Légion. Aussi des postes dédiés à la culture furent-ils occupés par des commandants, chargés tantôt du cyberespace, tantôt du contrôle médiatique. Chez les gardiens, la culture est une affaire de sécurité nationale

1. « Le noyau du bureau politique du Sepah fut formé dans le 7e quartier de la prison de Qasr », interview de Mohsen Rashid, *E'temad*, 29 novembre 2020.

et de guerre réelle, du fait que tous les acteurs politiques de la Défense sacrée furent engagés dans la guerre Iran-Irak, que ce soit en tant qu'informateurs pour les historiens, en tant qu'apprentis journalistes ou en tant que militaires.

La guerre, à rebours de toute expérience universitaire, façonnait la carrière de ces hommes dans la culture, précisément parce que celle-ci devait être pour eux la continuation de la guerre par d'autres moyens. Si bon nombre des protagonistes de la Défense sacrée étaient déjà imprégnés d'une culture révolutionnaire lors du retour de Khomeyni en Iran en février 1979 – beaucoup avaient connu une expérience de la prison sous le shah pour leur militantisme révolutionnaire –, ils furent surtout marqués par la culture militaire dans les années 1980, puis par la culture managériale à partir des années 1990. Agents de l'État, les gardiens de la culture de la Défense sacrée devenaient les technocrates de leur temps. Ils n'étaient ni intellectuels ni clercs, mais disposaient d'un capital économique et social suffisant pour pouvoir jouer un rôle dans la politique iranienne et conseiller le guide suprême. La culture de la Défense sacrée, constituée durant la guerre, éclairait la vision des gardiens sur les relations internationales et sur la géopolitique : c'était bien la guerre qui avait formé la doctrine militaire du Corps des gardiens de la révolution. La littérature stratégique, avec les travaux d'études cognitives et les études des médias britanniques et nord-américains, avait remplacé la guidance du juriste de Khomeyni dans les lectures des gardiens ; l'histoire de la guerre Iran-Irak devenait théorie mise en pratique, à laquelle recourir pour les guerres suivantes.

Inspiré par la guerre, théorisé par les études stratégiques, le modèle de la Défense sacrée devait pénétrer tous les domaines de la vie sociale iranienne. Si la Défense sacrée est culture, ou sous-système qui régit l'action

sociale, pour reprendre Talcott Parsons[1], elle pénétrait trois sous-domaines : la science, avec la création d'une école historiographique, l'économie, avec la création de musées et d'une organisation de tourisme, et la guerre, par la formulation d'une doctrine de défense culturelle et de contrôle de l'information. À la différence d'une culture de la Défense sacrée observée anthropologiquement, celle que formulaient et institutionnalisaient les gardiens a pu être observée dans ces trois champs d'action – scientifique et historien, économique, militaire – grâce au travail de fouille et d'analyse des sources numériques.

Triptyque du modèle de la Défense sacrée

Le modèle de la Défense sacrée des gardiens que nous formulons dans cet ouvrage est bâti sur trois piliers : l'histoire, l'économie et la guerre. Ce triptyque est central dans la démonstration, puisqu'il étaye un modèle de « sécurité culturelle » (*amniyyat-e farhangi*) formulé par les gardiens de la révolution en Iran. En 2006, Ali Mohammad Naini, gardien devenu directeur du Centre de documentation et de recherche de la Défense sacrée à partir de 2017, définissait cette « sécurité culturelle » en ces termes : « Dans une perspective [antérieure], la culture était analysée comme un sous-système du pouvoir et de la sécurité nationale. Désormais, la culture assume un rôle plus large que ceux du pouvoir et de la sécurité nationale […] et devient une

1. Talcott Parsons, *The Social System*, Glencoe (Ill.), The Free Press of Glencoe, 1959.

condition indispensable à la sécurité. L'identité et la sécurité reposent sur la culture[1]. »

Ces trois éléments se sont formés dans un ordre chronologique reconnaissable, et se sont développés au gré des transformations de la Légion. Ils s'influencent mutuellement et se complètent.

L'histoire, pensée comme une science et comme une discipline, fut le premier domaine investi par la Légion lors du début de la guerre Iran-Irak. Après sa création en avril 1979 par Khomeyni à partir de plusieurs milices révolutionnaires, la Légion était menacée par des luttes intestines et des forces politiques d'opposition, parmi lesquelles il faut compter le premier président de la République islamique et chef des armées Bani Sadr, élu en février 1980 et principal opposant à l'existence des gardiens en République islamique. Agissant en marge de l'armée conventionnelle – l'*artesh* –, héritage militaire impérial soutenu par Bani Sadr, un groupe d'anciens miliciens révolutionnaires, en charge d'un « bureau politique » (*daftar-e siyasi*) au sein de la Légion, décidèrent en mars 1981 de créer un « département d'histoire » (*bakhsh-e tarikh*). Celui-ci se chargeait d'envoyer de jeunes révolutionnaires, surnommés les « narrateurs » (*raviyan*), récolter les informations et les documents du front de la guerre Iran-Irak au sud-ouest du pays, dans les régions particulièrement touchées par les insurrections contre-révolutionnaires et l'invasion irakienne. Si la mémoire de ses fondateurs justifie cette création par un besoin de recueillir et d'archiver une documentation face à la « distorsion » (*tahrif*) de l'histoire de la République islamique, on devine à l'assemblage des

1. Mohammad Ali Naini, « Sécurité culturelle, théories et approches », *Stratégies et axes d'opérations cognitives de la République islamique dans la guerre imposée*, 14-4, septembre 2006, p. 191-225.

sources numériques que cette entreprise fut initiée à des fins de renseignement militaire, grâce au travail d'informateurs révolutionnaires. Puisant dans les méthodes d'analyse du renseignement, ce département forma progressivement durant la guerre une école historiographique de la Légion, dont les archives furent centralisées à partir de 1984. De cette initiative naquit au sein de la Légion une corporation d'historiens ou d'« historiographes » dans les années 1990, dont les méthodes et les lectures formèrent progressivement une historiographie de la Défense sacrée scientifiquement solide. Cette historiographie reposa, à partir de la seconde moitié des années 2010, sur un « jihad critique » (*jihad-e tabyin*) pour nourrir la doctrine de la sécurité nationale en Iran.

C'est sur ce récit historique de la République islamique, couronné par la guerre Iran-Irak, que les deux autres tableaux du modèle de la Défense sacrée s'appuient. Le deuxième, formé à partir de 1990 avec la création de la Fondation pour la préservation des œuvres et la diffusion des valeurs de la Défense sacrée, structura ce que nous appelons une « économie de la Défense sacrée ». Favorisée par la décentralisation administrative à l'échelle provinciale à la fin des années 1990 et par une structure économique semi-privée prospère – les fondations (*bonyadan*, sg. *bonyad*) –, cette économie s'appuya et s'appuie toujours sur des institutions patrimoniales, comme les musées et les agences de tourisme, afin de véhiculer le « Grand récit » formulé par les historiens de la Légion[1]. L'implication des gardiens dans la politique culturelle iranienne aura consisté à former un

1. « Grand récit » formulé par les gardiens pour introduire l'« histoire de leur temps », expression qui fut déjà employée par Johann Chapoutot pour définir le post-providentialisme dans *Le Grand Récit : introduction à l'histoire de notre temps*, Paris, Puf, 2021.

genre culturel, celui de la Défense sacrée, pour créer progressivement une demande sociale et proposer des emplois, dans une économie acculée par la hausse des prix que provoquent l'inflation, les sanctions internationales et un taux de chômage en croissance soutenue depuis 1988[1]. D'abord consacrée à la commémoration, cette économie culturelle partait d'un document de référence adressé aux élites politiques, appelée le « document de vision ». Ratifié en 2005, ce document faisait de la culture l'une des caractéristiques de la puissance iranienne à l'horizon 2025, comme une arme de « puissance douce » (*qodrat-e narm*) face à l'invasion culturelle occidentale, entendons surtout américaine. Vitrine diplomatique et outil de propagande, les musées de la Défense sacrée s'appuyèrent sur les archives et le travail historiographique des historiens de la Légion afin de tisser, à terme, un réseau muséal de la Résistance aux côtés des alliés politiques du Sepah dans les conflits régionaux. Liés à des banques, à des entreprises de technologie et de communication ainsi qu'à des entreprises de bâtiment et travaux publics, les musées de la Défense sacrée reflétaient finalement une extension du domaine de la lutte des gardiens, qui passaient de la guerre à la culture.

1. Taux de chômage officiel présenté à 12,6 % en juillet 2017. Du reste, après l'instauration d'un Code du travail en Iran en 1988, l'économie informelle a connu une croissance spectaculaire pour contourner les nombreuses contraintes du Code du travail, bien que particulièrement avantageux pour les salariés. Pour les entreprises, le Code du travail rendait impossible le licenciement d'ouvriers recrutés à contrat indéterminé, interdisait la disparité salariale entre les hommes et les femmes ou le licenciement de celles-ci pendant la grossesse, sous peine de lourdes indemnités. En 2003, cette économie informelle était estimée en milieu urbain à 52 % selon le ministère de l'Économie et des Finances. Voir Azadeh Kian-Thiebaut, « Iran : l'État islamique entre structures monopolistiques et modèle de l'État social », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, 105-106, 15 janvier 2005, p. 175-198.

Après l'histoire et l'économie, la guerre représente le troisième pan du triptyque de la Défense sacrée. Plus précisément, la Défense sacrée sert, au moyen des nouvelles technologies de l'information et de la communication, la « Défense douce » (*defa'-e narm*) des gardiens dans une guerre mondiale contemporaine : celle de la culture et de l'information. Après l'invasion américaine de l'Irak en août 2003, les cercles d'études stratégiques de la Légion, composés d'experts formés aux sciences cognitives et à l'informatique, s'intéressèrent aux notions américaines de « *soft power* » (Joseph Nye, 1990), de « guerre psychologique », de « sécurité culturelle » et de « diplomatie publique » pour élaborer une nouvelle doctrine militaire en Iran. De cet intérêt pour le courant constructiviste des relations internationales naquit dans la littérature stratégique de la Légion une doctrine du « contournement de la lutte armée[1] ». Celle-ci visait à fournir, au moyen d'un récit historique conspirationniste analogue à celui de la Russie après la disparition de l'URSS, un modèle de défense contre l'« arrogance » et l'« invasion » culturelles auxquelles serait confronté l'Iran depuis la dislocation de l'empire soviétique. Outre le fait que la Défense douce servait de modèle militaire contre l'invasion culturelle, elle proposait une vision cognitiviste nouvelle de l'individu dans laquelle l'*Homo iranicus islamicus* est facilement modélisable, utile à la société et suffisamment pieux pour nourrir les algorithmes et anticiper les menaces insurrectionnelles en Iran.

Fortement conditionnée par les nouvelles technologies de l'information, la Défense douce se fondait sur une représentation territorialisée et nationaliste du cyberespace, délimité

1. On peut comparer ce phénomène d'imitation à celui étudié par Dimitri Minic dans *Pensée et culture stratégiques russes : du contournement de la lutte armée à la guerre en Ukraine*, Paris, EMSH, coll. « Histoire des relations internationales », 2023.

entre un Internet national et un Internet externe. L'élaboration de cette doctrine s'accéléra à l'été 2009, lorsque des manifestations sociales contre la réélection de Mahmud Ahmadinejad comme président de la République furent vivement réprimées par le régime et que le Corps des gardiens de la révolution fit son entrée dans le secteur des télécommunications, après le rachat de la majorité des parts de la Compagnie publique des télécommunications (la TCI). Cette mainmise sur les infrastructures s'accompagna d'une importante activité médiatique, avec le soutien de la radiotélévision de la République islamique, l'IRIB ou « La Voix et l'Image » – radiotélévision publique qui était en réalité privatisée par des gardiens depuis février 1994. C'est elle qui fut à l'origine, d'abord par les ondes satellites dans les années 1990, puis par les données massives sur le Web à partir de la fin des années 2000, du développement de médias iraniens en langues étrangères diffusés à l'étranger, élaborés sur le modèle américain de Radio Free Europe et de Voice of America. Institution officieusement dirigée par la Légion, La Voix et l'Image accompagna d'abord les forces spéciales al-Qods dans leurs interventions militaires, en Azerbaïdjan, en Bosnie-Herzégovine, en Afghanistan ou au Kurdistan, avant de développer ses chaînes de diffusion en français, en espagnol et en anglais, à destination des publics d'Europe de l'Ouest. Pensée comme une arme, la culture de la Défense sacrée servait la guerre informationnelle à l'aide des technologies de l'information : elle devait influencer les opinions étrangères, contredire les médias d'information ennemis et proposer une plateforme médiatique alternative à un public transnational.

Tel qu'il fut institutionnalisé par la Légion, le modèle de la Défense sacrée reposait donc sur l'histoire à partir de 1981, sur l'économie à partir de 1990, puis sur la guerre informationnelle à partir de 2003. Trois domaines dont les contenus touchèrent,

au fil des années, un public de plus en plus varié à l'aide du phénomène de propagation que faisaient naître les technologies numériques. Dans ces trois domaines, la gouvernance des médias de masse et des télécommunications est indispensable à la propagation de la culture de la Défense sacrée.

La culture de la Défense sacrée des gardiens, un « malaise de la modernité » en Iran ?

L'étude des gardiens de la révolution par la culture de la Défense sacrée relève davantage des us politiques et diplomatiques que des traditions et des pratiques de la vie sociale. Elle éclaire une histoire de ses acteurs, de ses institutions et, dans une certaine mesure, une sociologie politique en République islamique qui navigue entre des sphères politiques et militaires aujourd'hui difficilement repérables en raison du rôle éminemment idéologique qu'endosse la Légion à sa création, de ses pratiques politiques individualisées et de l'entrée de certains gardiens en politique à partir des années 2000.

Loin d'être une « grande muette », la Légion s'est déployée dans une multitude de domaines autres que militaires qui font de son sujet une histoire qui confond bien des objets. En nous focalisant sur les gardiens de la Défense sacrée, nous avons voulu mettre en lumière un tableau sociologique et idéologique des gardiens varié, avec l'appui d'une poignée d'études françaises de qualité[1].

1. Voir par exemple Agnès Devictor, *Images, combattants et martyrs. La guerre Iran-Irak vue par le cinéma*, Paris, IFRI, IISMM, Karthala,

Outre l'hétérogénéité sociale, régionale, culturelle et idéologique des gardiens, cette étude entend prouver que le cœur de l'idéologie de la Légion, et par conséquent de sa stratégie militaire, ne se fonde ni sur la foi, ni sur la révolution, ni sur la doctrine de l'imamat. C'est bien la guerre qui a marqué les corps, formé les esprits, formulé des sciences, initié des carrières et tissé des réseaux de solidarité politique durable entre les hommes, alliances encore visibles quarante ans plus tard. Avant de devenir des élites, bon nombre de ces hommes avaient identifié des cadavres, avaient pleuré leurs frères d'armes et de sang, étaient partis, pour les plus âgés, loin de leur femme et de leurs enfants. L'expérience d'une guerre inachevée, lors de laquelle l'Iran fut isolé diplomatiquement et ballotté dans un jeu géopolitique périlleux entre l'Irak, Israël et les États-Unis, avait constitué autant d'enseignements politiques pour les gardiens que leurs lectures révolutionnaires chinoise ou cubaine et les prêches de Khomeyni.

Au lendemain de la guerre, le temps qui passe avait transformé plusieurs de ces gardiens en technocrates et hommes d'affaires aguerris, dont les convictions politiques étaient bien plus troubles qu'elles n'y paraissaient. Usuellement rassemblés dans la littérature scientifique dans l'aile des néoconservateurs, celle des « principistes » – fidèles aux principes de la République islamique, les *osulgaran*, aux antipodes des « réformistes », *eslah (taleb)an* –, les gardiens de la Défense sacrée étaient des personnalités aux convictions plurielles. Les sources consacrées aux historiens de la

---

coll. « Terres et gens d'islam », 2015 ; Cécile Boëx et Agnès Devictor, *Syrie, une nouvelle ère des images : de la révolte au conflit transnational*, Paris, CNRS, coll. « Alpha », 2021. Stéphane A Dudoignon, *Les Gardiens de la révolution islamique d'Iran : sociologie politique d'une milice d'État*, Paris, CNRS, 2022.

Légion et aux acteurs de la culture et des médias exhibaient particulièrement cette diversité. Bien que les gardiens soient restés principistes pour la plupart, cette mouvance politique, qui n'est du reste pas un parti, s'est fragmentée en plusieurs nuances individuelles, difficilement lisibles lorsque l'on s'éloigne de l'étude de leurs trajectoires. Dans les analyses, la destinée martyrologique à laquelle les « déshérités » du Basij aspiraient, comme le constataient les premières études sociologiques consacrées à la Légion dans les années 1990, avait rapidement laissé place – mais les deux allaient de pair – au « malaise de la modernité » tel que l'avait formulé le philosophe canadien Charles Taylor en 1991[1] : la disparition de sens et d'horizon moral pour une communauté, l'attache aux moyens de réalisation personnelle aux dépens d'un but commun, la culture de l'hédonisme et du narcissisme pour attiser un « sentiment d'existence » chez les individus constituaient autant de malaises de la modernité à l'âge de la sécularisation[2]. Mus par des intérêts personnels et des alliances, les gardiens étaient des musulmans chiites qui faisaient de la politique et de la gestion de l'État une affaire personnelle servant parfois le principe constitutionnel de la raison d'État, le *maslahat*. Cette fine distinction entre le sécularisme, comme doctrine politique, et le fait séculier, comme catégorie épistémique, avait déjà été relevée

1. Charles Taylor, *The Malaise of Modernity*, Toronto, Canada, Anansi, 1991.

2. Loin d'annoncer la mort de la religion, Taylor avait relevé dans *La Diversité de l'expérience religieuse aujourd'hui* (2003) que la croyance se faisait relation personnelle, dans le sillage des travaux sur la sécularisation dans années 1980 et 1990, à rebours d'une théorie de la disparition du religieux, en vogue dans les années 1950. Voir Charles Taylor et Jean-Antonin Billard, *La Diversité de l'expérience religieuse aujourd'hui : William James revisité*, Québec, Bellarmin, 2003, et Charles Taylor, *A Secular Age*, New York, Harvard University Press, 2007.

par Talal Asad, qui reprochait à des penseurs comme Taylor d'avoir minimisé l'aspect doctrinaire du sécularisme, héritage occidental de la formation des États modernes, dans la formation d'un âge séculier[1]. Quoi qu'il en soit, ce rapport individualisé à la religion, qu'il s'écarte du politique ou qu'il dépende de celui-ci, n'entachait ni la croyance ni la foi des gardiens[2]. Mais le suivi des trajectoires individuelles des gardiens montrait que les réussites personnelles et la recherche de performance, animées par une culture managériale, gouvernaient leur sociologie. Composée majoritairement d'ingénieurs, de spécialistes de cybersécurité et de communication, de politistes et d'historiens insérés dans les études stratégiques, la Légion construisait par le modèle de la Défense sacrée de nouvelles approches scientifiques, une nouvelle économie et une doctrine militaire en République islamique qui s'écartaient des disciplines du savoir héritées de l'islam chiite, qu'il soit traditionnel ou révolutionnaire.

C'est dans l'approche de ce « malaise de la modernité » des gardiens que réside la principale contribution de ce livre.

1. Voir les propos d'Asad recueillis par Mohamed Amer Meziane, dans « Penser le sécularisme », *Multitudes*, 59-2, 11 juin 2015, p. 69-82. Voir également Talal Asad, *Secular Translations : Nation-State, Modern Self, and Calculative Reason*, New York, Columbia University Press, coll. « Ruth Benedict Book Series », 2018.

2. Nous défions ici l'idée de « Sainte Ignorance » que le philosophe Olivier Roy décrivait pour expliquer ce « retour du religieux » dans les sociétés contemporaines – mutation du religieux dans un public transnational qui s'expliquerait, selon Roy, par la déterritorialisation et la déculturation des personnes, des informations et des objets culturels. Si cette « Sainte Ignorance » déterritorialisée qui en résulte peut expliquer la propagation de la Défense sacrée de manière transnationale, elle ne s'applique pas à la sociologie des gardiens, dont la caractéristique commune est bien l'attachement géographique et culturel à l'Iran, depuis leur naissance pour la plupart. Voir Olivier Roy, *La Sainte Ignorance. Le temps de la religion sans culture*, Paris, Seuil, 2013.

En étudiant le modèle de la Défense sacrée, érigé par les Gardiens depuis les années 1980, nous avons voulu montrer comment, en parallèle ou grâce à la guidance du juriste, la Légion s'était progressivement émancipée des cadres épistémiques et des institutions qui l'avaient fait naître, à commencer par celle du guide suprême. L'histoire de la culture de la Défense sacrée montre que la guerre Iran-Irak a formé l'idéologie d'une Légion composite, faite de différentes corporations d'acteurs, aux sensibilités politiques diverses. C'est dans la Défense sacrée, édifiée comme modèle de sécurité culturelle, que l'on peut espérer saisir les fondements doctrinaires et de la stratégie politique du Corps des gardiens de la révolution, en Iran comme à l'étranger.

Construit autour de trois pans – l'histoire, l'économie et la guerre –, le présent ouvrage montre comment les gardiens de la révolution ont puisé dans le récit de la Défense sacrée pour créer de nouveaux cadres normatifs en Iran, afin de légitimer leur pouvoir et s'affranchir de celui du clergé chiite et des institutions khomeynistes en République islamique, d'abord à travers leur école historiographique et leur politique culturelle, puis à travers leur doctrine militaire pour penser la guerre douce (*jang-e narm*) et informationnelle à partir des années 2000. Grâce à l'enquête historienne approfondie du Web, à la traduction du persan de la littérature scientifique des gardiens et à différents outils de traitement automatique de données, l'étude dresse une sociologie bigarrée des gardiens, partagée entre petits fonctionnaires devenus historiens ou archivistes, investisseurs aguerris dans les nouvelles technologies de l'information, technocrates obsédés par l'ascension professionnelle et élites militaires théoriciennes de la guerre culturelle. Au cœur des enjeux contemporains de guerre informationnelle et des événements au Proche-Orient – dans lesquels les gardiens jouent un rôle

de premier plan –, cette étude se distingue en ce qu'elle propose une contribution historienne et sociologique hors du cadre strictement militaire pour comprendre cette vaste Légion iranienne, encore nébuleuse aux yeux de certaines administrations publiques.

Ce livre entend répondre à une vive demande, aussi politique qu'universitaire : il vise un public varié, allant de la recherche académique aux milieux des études stratégiques, des armées et de la diplomatie. La présente étude entend également offrir une contribution méthodologique à l'utilisation du Web et aux traitements automatiques de données en sciences humaines et sociales, et pourra servir aux universitaires spécialistes des nouvelles technologies de l'information.

Structure de l'ouvrage

Fondée sur un « triptyque de la Défense sacrée », la structure de l'ouvrage est divisée en trois parties : l'histoire, l'économie, la guerre. Celles-ci suivent un ordre chronologique, de la création d'un département d'histoire de la Légion, en 1981, à 2024, année à laquelle les recherches se sont arrêtées. Les méthodes convoquées pour chaque type de sources numériques sont expliquées au fil de la démonstration.

Le premier pilier du modèle de la Défense sacrée, l'histoire, se trouve dans la formation d'une école historiographique des gardiens de la révolution, formée dès le début de la guerre Iran-Irak. Au cœur de luttes intestines entre les différents groupes révolutionnaires et en pleine